

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

42^e ANNEE OCTOBRE 1987 N° 495

CHRONIQUE.

MICHELINE SERVIN *Théâtre et textes : jeux et enjeux*

Non loin de là, au « Moulin à paroles », en fin de soirée, ce sont deux extraits de la Bible, *Ruth* et *le Cantique des Cantiques*, qui nous entraînent vers les hauts sommets de l'émotion. Antoine Julliens, qui est comédien, ayant fait la rencontre d'Henri Meschonnic, lui parla de ces textes. Le poète les traduit en donnant aux termes saveurs et couleurs, aux phrases des rythmes, aux récurrences un sens, retournant aux racines de la tradition.

Sur le plateau nu, un piano et la musique de Jean-Marc Rossz qui enveloppe, porte le Verbe dont s'empare Antoine Julliens. Sa voix, caresse ou violence, souffle charnel, leur donne âme, son corps chair. Et la musique, le corps et l'âme se fondent en vagues d'un lyrisme puissant pour animer ces deux textes qui célèbrent l'amour, la quête d'amour absolu. Vêtu d'habits modernes dont les formes et les couleurs évoquent la Judée, il s'engage à passion débridée pour transmettre la richesse des mots qui sont sable et soleil, grain et eau, tourments et inquiétudes, ivresse et apaisement. Homme devenu Parole, il nous entraîne dans l'indicible. Prodigeux !

Les Temps Modernes

FONDATEURS

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir

44^e ANNÉE OCTOBRE 1988 N^o 507

MICHELINE SERVIN *Quand le Théâtre
regarde l'Histoire*

Toujours à la Condition des Soies, deux heures et demie plus tard. En en signant l'adaptation théâtrale et la mise en scène (ainsi que la scénographie), Antoine Juliens assure la création du *Jardin du Prophète*, deuxième volet d'un triptyque dont on connaît surtout le premier, *Le Prophète*. Khalil Gibran mourut en 1931, à quarante-huit ans, avant d'achever le troisième, sur la mort, après une vie à l'image de l'époque : il naît au Liban, à Bécharré; sa mère émigre avec lui aux Etats-Unis en 1894, pays où il revient s'installer en 1910 après avoir voyagé en Europe, vécu pendant huit années à Paris où il fréquente écrivains et musiciens dont Maeterlinck et Debussy. Homme de culture occidentale, certes, mais de racines proche-orientales, il eut son heure de (petite, en France) vogue dans les années soixante-huit.

L'adaptation du *Jardin du Prophète*, récit de forme traditionnelle avec toutefois monologues et dialogues, conçue pour un comédien et une comédienne, comporte une astucieuse répartition des passages narratifs qui, tout en préservant la forme originale (qui n'a subi aucune coupure), s'avère le premier signe d'une écriture théâtrale expressive.

Après douze années d'absence, au terme d'un périple, Almustapha et ses compagnons abordent sur la terre natale où Karima, l'amie d'enfance, et les gens du village l'attendent. Tous l'implorent de leur livrer les fruits de son voyage apprentissage. Il refuse ce statut de maître et parle simplement de l'homme, de la nature, de la société et de Dieu.

Beaucoup s'en seraient tenus là, Antoine Juliens s'en garde qui se saisit des nombreuses réflexions sur l'homme et l'existence comme fil conducteur. Et, tant par les images et les émotions que par les mots qu'il accapare, en des termes dont les interventions de la femme confortent le concret, il parle de la vie, du bonheur et du malheur, de la séparation d'avec la nature, de la perte de la liberté, en dégageant la responsabilité de chacun parce que Dieu, recourant à l'humour... il le tient à distance. Il n'est pas de ceux qui imposent mais qui donnent à méditer, à exercer son libre arbitre, à ressentir, à rêver aussi...

La lumière monte doucement, dissipant la brume. Le visage d'un homme apparaît, puis son corps, debout sur une balançoire, figure de proue d'un bateau. Il regarde devant lui, avec fermeté. De l'autre côté du plateau, comme en projection,

une forme émerge de l'ombre, piano qui pourrait être une seconde embarcation dont la queue est recouverte d'une voile blanche, laquelle glissant au sol se fait l'écume des vagues qui meurent sur la plage. Le marin met pied à terre dans un univers de perches blanches, troncs de jeunes arbres, peut-être... au fond, une arche de fleurs peintes avec fraîcheur, une porte qui ouvre sur une cour. Almustapha reprend possession de ces lieux où il naquit, où ses parents ont été mis en terre. Karima s'active. Les perches sont manipulées pour devenir ces architectures que les hommes bâtissent; on remplit des coupes pour étancher la soif, d'une jarre suspendue; une fumée devient nuée. Un jardin est suggéré, métaphore de la vie qui vient d'être parcourue. L'homme repart sur son bateau. Balançoire. C'est très beau. Et les deux autres artisans artistiques n'y sont pas pour rien.

Vincent Szlamowicz a modelé des éclairages, éléments de l'univers scénique, volumes et paysages, le jardin et ses fleurs, sources de lumière et de vitalité, rythmes aussi.

Jean-Marc Roosz des musiques qu'il interprète au piano, jouant de toutes les possibilités de l'instrument qu'il traite en complice, pour créer les éléments naturels, dire les peines et les joies, inciter à la danse, éveiller des pulsions, et ses silences angoissent ou calment. Il est la parole sonore partagée. Il dialogue avec les personnages dont les vêtements contemporains (signés Maryll Lanvin, et Lanvin Hommes) évitent sans coup férir les clichés mystico-folkloriques, de cuir et daim noir, de velours gris ou de lin clair, de taffetas rouge.

On oublie le jeu abrupt, linéaire de Elizabeth Sender, tant l'interprétation d'Antoine Juliens captive, provoque et charme. Il façonne et prête vie à un Almustapha à l'écoute d'autrui, mais en révolte contre la passivité, mélancolique au souvenir des parents, doux avec le faible, humble, assuré de la vie, ne supportant pas la lâcheté. Il est le narrateur qui nous conte une histoire. Son interprétation, en ruptures et continuités, bannit le schématisme, ne se refuse le ludisme ni avec les mots, ni avec la musique ou la lumière. Il manie l'ironie avec un naturel éblouissant, préservant toujours une légère distance. Son sens du rythme lui permet de pallier la platitude de la traduction (Claire Dubois se limite à un littéraire vieillot alors que l'écriture de Gibran, quelque peu ampoulée d'ailleurs, comporte une recherche sémantique et n'est pas sans rapport avec la sensibilité symboliste).

Ce riche et bel acteur qui se double d'un metteur en scène non dénué d'idées ni d'un talent personnel sollicite la réflexion par les voies du sensible et de l'esprit. « *Pitié, pour la nation dont l'homme d'Etat est un renard, le philosophe un bateleur, et l'art un art du rafistolage et de contrefaçon!* »

Qu'importe quelques longueurs, répétitions dans l'écriture scénique, le spectacle qui traite en termes poétiques des valeurs morales s'impose allègre, personnel et en apparence très simple.

Antoine Juliens tisse une relation entre tradition et contemporanéité, plus précise, évidente, dans son second spectacle, de plus haute volée. Il l'avait présenté l'an dernier, il a pu le travailler de nouveau, il atteint la maturité. Il ne va pas à la facilité en portant au théâtre *Ruth* et *Le Chant des Chants*, deux des *Cinq rouleaux*¹³ et son goût assuré l'a fait s'arrêter à la traduction d'Henri Meschonnic (de fait elle l'a convaincu de tenter cette aventure insensée et superbe). L'écriture du traducteur et du poète, inséparables, complémentaires, libère ces textes de toutes les gangues, religieuses, dogmatiques, pseudo-littéraires, déposées au cours des nombreuses transcriptions. Par une opération purificatrice de retour aux rythmes,

à la syntaxe, aux mots et métaphores originelles, leur traduction, par correspondances intimes et réfléchies, en langue d'aujourd'hui, elle permet la résurgence de la poésie d'un parler vrai, dont la prosodie, les rythmes sont également signification. *Ruth* renaît histoire et poème, *Le Chant des Chants*, chant poétique, célébration de l'amour, la simplicité génère la vie palpable, frémissante, les images éclosent. Ce sont les textes d'hier qui nous parviennent aujourd'hui, hier engendrant demain.

La salle est plongée dans un noir pesant. Une bande de bruits suggestifs de chaos, des roulements de train brisent le silence qui revient, que la musique du piano rompt. Autre chaos suggéré avant un autre silence suspendu que dissipe la lumière dont l'intensité monte avec douceur. Un homme vêtu d'un costume moderne émerge des ténèbres, le lointain de la mémoire, et il parle, et son corps, petit à petit s'anime. Il habite l'espace créé de zones d'ombre et de lumière, en surfaces circulaires, en minces faisceaux qui paraissent, disparaissent, se modulent. Il dialogue avec la musique de Jean-Marc Roosz, elle le fait réagir, elle est aussi l'orage et les grains d'orge qui poussent. Et le verbe, les mots, les phrases, les silences et les rythmes sont, par la voix et le corps d'Antoine Juliens, qui les fait siens avec passion, sensibilité, humour. Avec intelligence et intuitions, il nous donne à entendre, à voir par l'imagination l'histoire de Ruth, et Noémie, et Booz, et le blé glané. Il se fait caresses, violence, approches et retraits pour dire l'amour. Il s'investit tout en maintenant cette petite distance, la place du jeu et de l'écoute en liberté préservée, pour dire la signification de la vie, la quête de l'amour et de l'indicible, avec évidence et chair, en signifiant les rythmes, les respirations. Un acteur qui est un créateur de théâtre.

Les Temps Modernes

MICHELINE SERVIN



Deuxième Mai théâtral de Strasbourg

363

364 Du 12 au 20 mai, à raison de deux spectacles par jour, s'est
365 déroulé le Deuxième Mai théâtral de Strasbourg, concours
366 national organisé par le Théâtre du Maillon installé depuis
367 dix ans dans l'un des quartiers périphériques de cette ville
368 dans laquelle hier et maintenant se côtoient, des cultes diffé-
369 rents cohabitent; ville pleine de charme et riche d'une histoire
370 inséparable de celle de l'Europe au sein de laquelle elle joue
371 depuis des siècles un rôle majeur dans les échanges de toutes
372 sortes, culturels aussi, et où siège aujourd'hui le Parlement
européen.

373 On peut désapprouver – mais après tout nul n'est tenu d'y
374 participer – la formule du concours. Le règlement stipule qu'il
375 est réservé « aux jeunes troupes professionnelles » et que la
376 sélection s'effectue sur dossiers. Cette année, 750 formulaires
377 ont été envoyés, 220 candidatures ont été posées, 12 retenues.
378 Le Maillon défraie les troupes sélectionnées mais partage,
379 pour moitié, avec elles le montant des recettes ce qui ne va
380 pas sans surprendre puisqu'il bénéficie de subventions allouées
381 par les autorités locales. Les spectacles concourant lui servent
382 une programmation qui prend figure d'événement local et les
383 prix sont dotés par des organismes privés ou publics : SNCF,
384 BNP, DNA (les *Dernières Nouvelles d'Alsace*), ou Europe II!

385 A lire les dossiers de presse on réalise que, déjà, pour la
386 sélection un écart s'installe entre le principe et la pratique,
387 ainsi le Théâtre de l'Acte est implanté à Toulouse depuis
388 1968, celui de l'Utopie à La Rochelle depuis 1971, le Théâtre
389 Permanent à Clermont-Ferrand depuis 1973. Dans quel sens
390 comprendre « jeunes troupes »? Certes «...aux âmes bien nées
391 la valeur n'attend pas le nombre des années», néanmoins, il
392 convient de ne pas céder à la cécité, en théâtre comme en
393 chaque activité l'expérience importe et plus encore, la règle
394 commune veut que le temps d'implantation d'une équipe soit

proportionnel à l'obtention de crédits, lesquels influent sur la facture ne serait-ce que par l'importance, souvent trompeuse des décors. A Strasbourg, comme ailleurs, le visuel séduisant recouvrant un propos succinct, voire une absence de propos l'a emporté sur des textes exigeants, qui n'étaient pas pour autant abscons, plus riches ou audacieux, mais effectivement moins « tape-à-l'œil ».

Quatre prix récompensent les gagnants de 5 000 à 50 000 francs (une fortune pour des compagnies qui ne disposent d'aucune subvention, quand bien même elles attestent d'une activité professionnelle) décernés par des jurys différents : celui des professionnels (ou soyons francs, ceux que l'on qualifie « personnalités » sans trop savoir à quoi cela correspond) celui du public DNA, celui de l'interprétation par des membres des deux précédents jurys et celui des auditeurs de Europe II.

A suivre plusieurs des spectacles, on comprend que le public soit passionné, ce qui s'est traduit également dans les discussions – violentes nous a-t-il été rapporté de bonnes sources – qui ont animé les délibérations sur lesquelles certaines « personnalités » ont effectué des pressions.

Comment ne pas s'étonner à constater que plusieurs d'entre elles – nous ne comprenons évidemment pas celles de la région – venaient quasiment toutes de Paris et, plus surprenant, n'ont pas suivi tous les spectacles. Dans ces conditions, quelle valeur attribuer à leur vote? On peut également regretter qu'elles appartiennent pour ainsi dire à la même génération, voire à la même famille de théâtre. Et que le président n'ait été autre que Jean-Pierre Chabrol, écrivain de romans savoureux, et qui, depuis quelques années, force son inscription dans la lignée des conteurs, parlant avec chaleur un peu des autres, beaucoup de lui-même. Arborant un *tee-shirt* orné de son effigie, il présida avec ses attitudes et ses formules à l'emporte-pièce connues. Qu'il ait effectué un bout de chemin avec le théâtre de la Jacquerie ne justifiait pas qu'il disposât d'une autorité sur une telle manifestation, que les participants (les courageux qui vont dans l'arène) animèrent avec une générosité et un espoir tout à la fois dignes et émouvants, espoir de remporter une somme d'argent si minime fût-elle, dont ils avaient déjà prévu l'usage pour leur spectacle à venir. Quelques

15 620

sur lequel se détachent les costumes noirs des trois comédiennes, objets plus que sujets des images, le spectacle qui, de plus comporte de nombreuses longueurs, n'exprime pas grand-chose. Couronné par le Prix Europe II, il remporte aussi celui de l'interprétation! Les responsables culturels strasbourgeois comblaient un manque en invitant la célèbre chorégraphie du Tanztheater de Wuppertal.

Le Grand Prix revint à la Théâtrale qui s'active en Champagne depuis huit ans et présentait *L'Effet des rayons gamma sur les petites marguerites* de Paul Zindel dans la traduction peu convaincante par lourdeur et faible facture de E. Manet et M. Fagadeau : une mère malmenée par la vie, la tête encombrée de ces clichés véhiculés par les romans-feuillets ou photo, survit avec ses deux filles en âge scolaire, l'une pourrait glisser vers la délinquance, l'autre, jeune Einstein en jupon, croit dans le progrès et la science. Cela tient du réalisme et des bandes dessinées. Dans le texte original, les dialogues sont au vitriol et la tendresse sourd de l'odieux. La pièce fut jouée voilà déjà plusieurs saisons à Paris, avec succès. Aujourd'hui elle est peu dépassée et le glissement vers le boulevard représente l'un des périls auxquels n'échappe pas Solange Charlot mais que savent éviter Michèle Atlanti et plus encore Hélène Hardouin, fort juste dans le difficile personnage de la scientifique en herbe. Certes la représentation se tient mais elle est portée par une énergie qui marche de conserve avec des effets, pour beaucoup faciles.

Un prix spécial, décidé pour la circonstance, fut attribué au Théâtre Nedjam pour *Une étoile dans l'œil de mon frère* écrit et interprété par Moussa Lebkiri et Yasmina Marjana avec ses flûtes kabyles. Il est composé d'une trentaine d'anecdotes, souvenirs de son enfance dans un village kabyle racontés par un jeune homme prénommé Moussa. Les verres de thé et les olives circulent. Un climat convivial s'installe. On écoute les petits faits de la vie d'un gamin comme beaucoup d'autres. Du théâtre sympathique.

Les compagnies sélectionnées – mise à part à celle d'Antoine Juliens qui osa puiser dans l'Ancien Testament, choisissant deux textes, dans la superbe traduction, en mots et en rythme de Henri Meschonnic, pour un spectacle exceptionnel de fond comme de forme – présentèrent des œuvres contem-

erreurs ont ainsi été commises dont l'une à l'encontre de la compagnie Antoine Juliens qui présenta *Ruth et Le Chant des Chants*⁴ fort soutenu par le jury du Prix du Public, et que nomma en tant que sa présidente Michèle Oster (de l'Atelier de Création Radiophonique) mais auquel il fut finalement préféré (et sans partage du Prix) *Alma Mahler* de Françoise Lalande qui évoque à gros traits sans aller au-delà d'informations maintenant tombées en banalité, une période de l'histoire contemporaine ainsi que la vie de Alma Mahler, montrée par trop dans ce texte (en forme de récit à une voix) sous l'influence de grands créateurs. Il en faudrait beaucoup pour qu'il convainque et la mise en scène de Patrick Collet, (fondateur du Théâtre de l'Utopie) sorte de puzzle d'images symboliques entre une femme, un homme (tous les hommes), une jeune fille et une fillette (différents âges de la vie d'une femme) avec bouquet et fleurs éparpillées, robes d'époque blanches ou sombres, à attitudes soi-disant « féminines », dans un décor géométrique, blanc et glacial, échappe à un maniérisme qui se voudrait intellectuel et se pique de modernité alors qu'il n'est que mode. Un exemple parmi trop d'autres de l'illusion (d'aucuns diraient de la « défaite ») de la pensée artistique. Semblable commentaire vaut pour *Parlez-moi d'amour*, création collective dirigée par Jean-Pierre Tailhade, transfuge de l'équipe fondatrice du Théâtre du Soleil; sorte de collage de brèves séquences articulées autour de fragments de textes qui parlent des femmes et de l'amour ou plus exactement des femmes et de la solitude, ainsi que de l'impossibilité pour un homme de concrétiser un amour. On entend aussi bien une rencontre éphémère narrée en termes crus que des bribes de tel roman de Marguerite Duras ou des *Liaisons dangereuses* ou encore des *Lettres de la religieuse portugaise*. On regarde des séquences mimées, voire figées, parcourues par des musiques (beaucoup de *flamenco*). Pour qui connaît le travail de Pina Bausch, il ne s'agit même plus d'inspiration mais de copie. On sent le travail d'atelier, la mise bout à bout sans idée force et les trois comédiennes possèdent plus d'aisance que de talent. Inscrit dans un décor blanc et aseptisé

16

500

4. *Les Temps Modernes*, octobre 1987, n° 495.

14

poraines. En effet, on vit aussi *Endives et miséricorde* de René Obaldia par la compagnie Valia Boulay, trois courtes pièces de Tennessee Williams par le Théâtre de l'Ourcq, *Victimes du devoir* de Ionesco par le Théâtre permanent, *La Ville en haut de la colline* de Jean-Jacques Varoujan par celui de la Vache cruelle, *Sortie de l'acteur* de Michel de Ghelderode par celui de l'Équinoxe, *Comic's opera* (collage de textes et de musiques de Cami, Erik Satie, Tristan Clais, etc.) par la compagnie du Pain d'orge et *Suzanna Andler* (bavard brouillon de *Véra Baxter*, soit dit en passant) de Marguerite Duras par le groupe 3-5-81.

Ce Deuxième Mai théâtral de Strasbourg offre matière à réflexions diverses sur les prix décernés qui laissent comprendre une plus grande sensibilité à l'efficacité ou à la séduction superficielle qu'à un réel et noble travail de théâtre. De même la constitution et le fonctionnement, le poids des différents jurys. Il pourrait être intéressant que ceux du public soient autonomes et d'influence égale à celle des autres. Néanmoins cette manifestation présente des caractères positifs : elle permet la confrontation de troupes (jeunes en théorie) venues de régions diverses et favorise leur rencontre avec le public strasbourgeois, sans compter la possibilité (si minime soit-elle) de se faire remarquer. Elle rappelle par la bande l'existence des régions. Entre en ligne de compte également, la ville même de Strasbourg. Alors que se discutent les problèmes de l'Europe dont la culture est par trop exclue, il n'est pas négligeable à si petit niveau que ce soit, que le théâtre pointe le nez. Assurément encore fort imparfaite, cette initiative, pour peu que des modifications constructives lui soient apportées, peut devenir fort intéressante.

59

Micheline Servin

Les Temps Modernes Mai 1988